Document généré le 25 avr. 2024 08:17

24 images

24 iMAGES

… Mais temps couvert en fin de journée
Beau fixe de Christian Vincent

Thierry Horguelin

Numéro 66, avril–mai 1993

URI : https://id.erudit.org/iderudit/22750ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Horguelin, T. (1993). Compte rendu de [… Mais temps couvert en fin de journée / *Beau fixe* de Christian Vincent]. *24 images*, (66), 68–68.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Elsa Zylberstein, Isabelle Carré et Frédéric Gélard

... MAIS TEMPS COUVERT EN FIN DE JOURNÉE

par Thierry Horguelin

Comme pour prendre à revers l'attente démesurée que suscite un jeune auteur déjà révélé par un succès critique et public, Christian Vincent s'est octroyé la liberté suprême de réaliser un second film qui, gommant tout ce qu'on avait cru identifier comme les marques d'un style, ressemble davantage que ***La discrète*** à une première œuvre. Liberté de tourner un petit sujet de rien du tout, aux allures fausses de film de vacances, reposant sur une impression d'improvisation (impression seulement), et sur une brochette de jeunes comédiennes inconnues ou presque (on avait remarqué Elsa Zylberstein dans ***Van Gogh***), impeccablement dirigées. Le virage pourra déconcerter. Cependant, si dans ***Beau fixe*** la finesse de la comédie se soutient sans le recours à un artifice littéraire, et si l'analyse des sentiments cède le pas à l'observation objective des comportements, c'est pour aboutir néanmoins, comme dans ***La discrète***, à un conte cruel et confirmer l'originalité d'un regard.

Par ailleurs, la part apparente d'improvisation et l'égalité des moments présentés par le cinéaste sont modelées par des articulations extérieures: d'abord, le récit est découpé en journées signalées par des sous-titres (mardi, mercredi, etc.); mais ce calendrier est impersonnel. Il n'y a plus, comme dans ***La discrète***, de voix off pour suggérer un auteur qui le tiendrait. Vient ensuite l'art avec lequel Vincent réussit à faire passer pour spontanés des dialogues probablement très écrits et parfaitement en prise sur la réalité quotidienne des quatre étudiantes en médecine venues se mettre au vert une quinzaine de jours, dans une villa au bord de la mer, pour préparer leurs examens de fin d'année. Enfin, le film exploite un lieu presque unique, mais il s'installe dans cette durée incertaine, entre travail et vacances, que constitue toujours (en dépit des meilleures résolutions) une semaine de lecture.

C'est par cet équilibre adroitement maintenu entre naturel et formalisme que Vincent parvient à nous surprendre et à nous intéresser. Le tempérament de nos quatre filles d'aujourd'hui obéit d'emblée à une caractérisation précise qui sera peu à peu nuancée: il y a la bêcheuse rabat-joie, la petite-bourgeoise sentimentale, la flirteuse un peu garce et enfin la secrète, qui fait le lien entre toutes, recueille les confidences et adoucit les angles. Mais Vincent semble moins soucieux de la psychologie des caractères que des effets de leur collision. Les premières frictions apparaissent tôt, jusqu'à l'irruption d'un vague cousin venu effectuer de petits mais bruyants travaux, espèce d'échalas dont on se demande tout du long s'il est ou non aussi benêt qu'il en a l'air et qui va aussitôt réconcilier les étudiantes contre lui.

Leur réaction contre cette intrusion prend l'aspect d'une lutte pour l'espace vital, espace qu'on a vu les filles investir au début du film (elles vident les armoires, font les courses, organisent le travail) et dont elles se sentent soudain déposédées. Au jeu des menues persécutions et mauvais tours réciproques, les aimables pestes ont le triomphe facile et poseur, certaines qu'elles sont de leur supériorité sur l'envahisseur (la différence de classes y a sa part, implicitement suggérée). Cependant, comme la jeune fille de ***La discrète***, le grand dadais aura sa petite revanche, alors que Vincent négocie le passage intangible mais très sûr vers une fin aigre-douce. Insensiblement, la belle unité du gynécée s'effrite, deux filles rentrent prématurément à Paris, les deux autres sont confrontées à la muflerie masculine et en ont le cœur brisé. La cruauté du dénouement contraste curieusement avec la neutralité du regard maintenue tout au long du film, comme pour couper court à tout moralisme. Et, bien entendu, la simplicité de la mise en scène n'exclut pas une élégance certaine d'écriture qui a le tact de rester discrète (c'est le cas de le dire). ■

BEAU FIXE
France 1992. Ré.: Christian Vincent. Scé.: Christian Vincent et Philippe Alard. Ph.: Denis Lenoir. Mont.: François Ceppi. Int.: Isabelle Carré, Judith Rémy, Elsa Zylberstein, Estelle Larrivaz, Frédéric Gélard. 92 minutes. Couleur. Dist.: C/FP.